

40
1973

Sommaire

Un centenaire : Thérèse de Lisieux

Jean-François SIX p. 5

- Lumière pour notre temps.

Jean VOLOT p. 7

- L'Espérance dans la souffrance.

François LEMEURE p. 9

- Comment être missionnaire au Carmel ?

Marie-Françoise p. 11

Fos-sur-Mer

Equipe de Prêtres-Ouvriers p. 15

Pourquoi être prêtre aujourd'hui ?

Noël CHOUX - Pascal IDIART p. 23

Vie de la Mission

p. 41

Un centenaire : Thérèse de Lisieux

Jean-François Six

Qu'a-t-elle à voir avec nous, cette carmélite morte à l'aube de ses vingt-cinq ans, dont on fête le centième anniversaire de la naissance et le soixante-quinzième de sa mort ? D'abord, ceci, qu'il faut énoncer brutalement comme un fait historique : sans elle, la Mission de France n'aurait pas existé, n'existerait pas.

Pour moi, elle est d'abord « patronne des missions », non pas en l'air mais de façon très réelle : elle a fait surgir cette poignée de prêtres à qui l'Esprit Saint a fait mieux saisir que les incroyants existent, et qu'ils sont des frères.

Sans elle le Cardinal Suhard aurait-il compris le « mur » énorme d'une incroyance devenue massive ? Thérèse de Lisieux n'est pas d'abord « patronne des missions » parce qu'on a érigé sous son vocable de multiples églises et chapelles dans les pays dits de « mission ». Ni parce qu'elle-même avait désiré partir pour le Carmel de Saïgon ou celui de Hanoï : j'y vois davantage le désir prophétique d'aller en ce Vietnam déchiré, laminé par trente ans de guerres sur son sol, Thérèse étant toujours allée au plus vif des combats comme Jeanne la Lorraine, et son combat spirituel a été terrible. Oui, Thérèse de Lisieux est « patronne des missions » parce qu'elle a suscité des cœurs missionnaires, tel le Cardinal Suhard, des êtres qui, comme elle dans les dix-huit derniers mois de sa vie, vivent, non pas des certitudes bien établies, mais la nuit de l'espérance ; des êtres qui n'ont aucune envie

d'aller porter de haut la Bonne Nouvelle, mais de la partager à d'autres en visitation, en compagnonnage, comme on partage une parole simple, un pain simple de chaque jour, en sachant que l'on reçoit de l'autre tout autant qu'on lui donne. « l'Esprit Saint ne parle-t-il pas, à nous, Eglises, à travers l'incroyance de tant et tant de nos contemporains ? » (Paul VI à Athénagoras).

Le cœur même de la vie et du message de Thérèse, c'est la gratuité. Celle de Dieu, qui donne avec largesse et tendresse, sans réclamer son dû ni prôner du « donnant - donnant » : ceci à l'encontre du Dieu - marchand qui avait cours au XIX^e siècle dans les théologies et les spiritualités .

Et aussi, dès lors, notre gratuité. Nous n'avons pas reçu la grâce de reconnaître la Tendresse de Dieu pour nous en faire gloire, mais pour essayer d'en vivre avec joie (il s'agit d'une Bonne Nouvelle et nous croyons si peu au bonheur de Dieu !) et pour en témoigner gratuitement à tout homme, à toute collectivité humaine. Vient le temps, enfin, où nous n'avons plus à défendre des œuvres et des morales mais où nous pouvons dire que l'Eglise est avant tout un cœur et sur-tout le vivre.

**

Deux hommes et une femme donnent ici quelques lignes sur leur lien à Thérèse, deux prêtres, une carmélite ; eux, bourlingeurs, hommes de la mer et d'espace ; elle, « prisonnière au Carmel » comme disait Thérèse d'elle-même.

Ce sont quelques notes et non pas de grandes conférences à Notre-Dame en présence de cardinaux et d'académiciens. Mais les « anawim » y trouveront nourriture, une nourriture qui ressemble à celle que Thérèse de Lisieux nous a laissée : une manne très simple, juste de quoi ne pas mourir de faim pour le lendemain, dans cette route de nuit, dans cette folle espérance où nous essayons de cheminer.

Lumière pour notre temps...

Jean Volot

Oui, retrouvant dans sa simplicité la source évangélique, Thérèse de Lisieux est lumière pour notre temps.

Toute centrée sur la foi, l'espérance, la charité, elle ne s'enferme dans aucun système.

Elle sait que l'eucharistie n'est pas réservée aux purs ; qui l'est ! Elle expérimente que le partage du pain et du vin nous permet davantage de devenir « UN », nous donnant ainsi un rude coup de main sur la dure route d'existence.

Mais surtout suivant en cela le cheminement classique des mystiques, elle subit le décapage de « cette nuit de foi », sa période terminale la plus douloureuse. Du coup elle est à l'unisson du monde moderne où tant de gens vivent sans la foi.

Et bien d'autres choses que les « compétences » mettraient mieux en relief que moi, en particulier sur le rôle de la souffrance.

Quitte à faire hurler, je pense quant à moi qu'elle est de la même vague qu'une Jeanne d'Arc. Celle-ci abandonnée par les siens, condamnée par son église, est res-

tée fidèle jusqu'au bout, revivant la passion du Christ (cf. aussi la passion de Thérèse). C'est en cela qu'elle est sainte. Et sa sainteté met le sceau sur l'originalité de sa mission : l'expression politique de la charité. Comme dit Péguy, elle aurait très bien pu se contenter à faire quelques tartines et à torcher les gosses. Mais refaire l'unité politique du royaume était la seule possibilité de mettre fin à la guerre et du même coup rendre la vie possible aux pauvres.

A travers les ambiguïtés de l'histoire, l'Esprit fait de Jeanne une sainte pour notre temps. Si l'on entend que l'une des marques de la sainteté consiste à exprimer la réponse du Christ aux problèmes spécifiques d'une époque.

Thérèse est de la même race que de Foucauld. Après ses années tumultueuses et sa conversion, il abandonne la Trappe parce que pas assez stricte, s'en va à Nazareth vivre comme jardinier d'un couvent, dans l'anonymat (cf. le désir de Thérèse pour Hanoi...) mais très bien connu de la mère supérieure, s'établissant au Sahara, il élabore les règles d'une vie contemplative fermée, impossible à

réaliser avec d'autres. Enfin après toutes ces recherches harassantes, unifiant profondément sa vie, il se retrouve comme tous les grands contemplatifs (Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, S. Bernard...) sur les routes. Il part avec les Touaregs non pour se couper du monde, mais pour pénétrer au Maroc.

Et 50 ans plus tard, les « Petits frères de Jésus » prouvent par leur vie, que l'on peut être des priants, même dans les structures les plus deshumanisantes, du monde moderne.

Ils sont ainsi levain d'espérance pour des millions d'hommes.

Thérèse est de la même veine que Theillard : « Tout est à vous, vous êtes au Christ, le Christ est à Dieu ». (Cf. Le Vivre d'Amour de Thérèse).

Dans la continuité de Jean et Paul, c'est tout l'homme, toute la Création, qui trouvent leur finalité en Jésus-Christ, pour être transformés, éternisés dans le Père.

Alors Thérèse, là-dedans, me direz-vous ! Et bien par la pauvreté, la petitesse des moyens, elle ressemble terriblement à ce Jésus de Nazareth qui n'a eu d'autre espace que ce petit pays de Palestine, d'autres influences que sur ces quelques centaines d'hommes, d'autres moyens que ces marins pêcheurs sans instruction ni culture qui, quittant leurs filets, ignoraient bien où cela les mènerait.

Elle aussi part de la réalité quotidienne la plus banale et la vivant dans sa perfection elle atteint d'un coup l'essentiel : la connaissance du Père.

C'est le chemin le plus simple, mais

aussi le plus difficile. Il n'admet aucune tricherie. Il s'agit, à partir du petit rien, d'arriver au tout.

A mon sens c'est en cela qu'elle est universelle. Elle fait de l'expérience humaine vécue tant par une mère de famille, qu'un travailleur de tout « poil » qu'importe sa race ou sa civilisation, le soubassement de la montée au « cœur de Dieu ». Elle force le sourire généreux du Père vis-à-vis de son « fidèle », celui qui est en bas.

Et cette attitude lui donne alors une connaissance profonde de l'homme et aussi bizarre que cela puisse paraître, l'intuition missionnaire la plus percutante pour notre époque : vivre la foi dans un monde nouveau.

Voilà pourquoi avec Jeanne d'Arc, de Foucauld, Theillard, elle figure quant à moi parmi les grands témoins spirituels de notre temps qui éclairent, sous différents aspects, la route de l'immense aventure qui est en train de s'accomplir.

Rarement l'homme n'a eu si nettement conscience d'assister à une fin de civilisation. Jamais il n'a disposé d'autant d'énergie et de puissance. L'aventure qui se joue est d'ordre spirituel, mais bien ancrée dans les réalités présentes. C'est là-dessus que nous aurons à rendre compte.

J'ai vu, plus d'un vieux bourlingueur, au cœur blasé, être ému à la connaissance des faits et gestes de la petite carmélite.

En ce siècle où tout se monnaie et où l'« amour » est à la « une » de la publicité. Thérèse de Lisieux témoigne, en vérité et à notre stupéfaction, de ce que c'est que d'AIMER.

L'Espérance dans la souffrance

François Lemeur

Pour moi, l'unique spiritualité c'est le Christ. Mais il y a des diversités et probablement nous le rejoignons, ou nous sommes informés par son Esprit à partir de nos multiples situations. La spiritualité de celui qui, en équipe, est inséré dans une densité urbaine est sans doute radicalement tout autre que la mienne qui depuis 27 ans vagabonde à travers le monde en milieu des gens de mer et a voulu épouser leur manière de vivre et leur destin. D'autre part, le tempérament personnel de chacun a forgé des caractéristiques dans sa vie de prière.

De toute façon il faut connaître l'absence des sécurités et la solitude pour découvrir des affinités spirituelles avec Ste Thérèse ou son contemporain Charles de Foucauld. Alors cette solitude est un jour consciemment une solitude habitée, habitée par le témoignage évangélique. Certains milieux de vie tels celui des gens de mer favorisent à la fois les grands horizons, les grands espaces et la solitude où pénètre une vie mystique.

Mais pour tout cela il faut du temps.

Ce n'est qu'après plusieurs années de ministère, qu'après avoir buté, qu'après avoir mesuré la précarité de mes efforts généreux que petit à petit le message de Thérèse nous imprègne, message centré et universel pour l'éclatement des temps modernes... La vie sur un navire n'est-elle pas un genre de monastère avec des fenêtres ouvertes sur le monde et sa contingence ?

Il faut arracher le bandeau qui nous aveugle : ma souffrance de ne pouvoir communiquer Celui qui, un jour, m'a touché de sa grâce, ma souffrance de ne pouvoir élever le milieu qui m'était confié, ma souffrance impuissante devant les pays du Tiers-Monde que je côtoyais, serait restée une souffrance sans issue, une souffrance désespérante, une nuit sans aurore, si mes yeux ne s'étaient ouverts sur plus d'espace .

C'est au cœur de cette souffrance que j'ai pu redécouvrir toute la valeur de la prière, de l'Eucharistie célébrée bien souvent seul... seul, mais en appel de communauté, seul, mais comme si une communauté allait surgir là autour de moi,

comme si je l'attendais comme un pari, comme une chose insensée, une audace incroyable... une folie.

C'est au cœur de cette souffrance que j'ai pu redécouvrir qu'il était parfois vain de se précipiter, de s'affairer, mais que la chose essentielle était de se tenir là comme un enfant, de solliciter comme un mendiant, de demander l'impossible, de demander des miracles, d'implorer et aussi de s'émerveiller et de remercier.

Qu'elle a été en définitive la place de Thérèse dans ma course évangélique en monde maritime ? Elle a été pour moi une référence : comme elle j'ai senti l'enthousiasme d'avoir été gagné par Jésus-Christ, je sais que je suis l'objet de l'Amour de Dieu ; malgré l'impétuosité de partager cet Amour, j'ai buté sur un espace court, j'ai buté sur moi-même.

Comme elle j'ai connu le découragement : n'avoir personne avec qui partager, j'ai connu la nuit de l'affreuse solitude d'un cœur brûlant au milieu d'un désert spirituel humain.

Poussé dans les derniers retranchements, acculé à une remise en cause inconditionnelle, dépossédé en quelque sorte de moi-même, il a fallu tenir ferme avant que ne s'entrouvre cet autre espace où toute l'espérance trouve alors appui : le Corps mystique, l'Espace agrandi, l'Espace trinitaire où le meilleur de moi-même est incorporé, où le plus petit détail est récapitulé.

Alors comme Lui, le Christ
comme Elle, Thérèse, la vie
chrétienne devient véritablement oblation, instrument conscient, attentif entre les mains du Père, pont entre le ciel et la terre.

Comment être missionnaire au Carmel ?

Marie-Françoise

En entrant au Carmel j'étais prise par un goût du TOUT, de l'Absolu. Convertie de fraîche date, je n'avais pas d'autre perspective, contrairement à Thérèse qui disait : « Prier pour les prêtres » ou telle de mes sœurs qui s'engageait dans une aventure de salut avec le monde. Pour moi, j'allais sans trop savoir où, vers QUELQU'UN, vers le pays qu'Il me montrerait. J'avais reçu dans ma famille le goût de l'universel, il alimentait cette recherche. Par nature je n'étais pas militante. Intuitivement, le Carmel était et reste pour moi encore aujourd'hui, le lieu du TOUT et du rien. J'avais tout à découvrir, j'allais à Dieu comme à Celui qui m'avait trouvée et kidnappée après des détours successifs.

Je reconnaissais Celui qui s'appelle l'AMOUR, DIEU-TRINITE, et à partir de cette découverte tout chavira : il y eut un avant et un après dans ma vie.

Dieu regarde le premier vers l'homme et cette certitude creusa un appel dans

ma vie quotidienne. J'éprouvais alors très vivement des limites. Pendant la célébration eucharistique j'en souffrais. Elle appelait en moi la rencontre des hommes, elle réveillait toute la distance qui existe entre le projet de fraternité universelle contenue dans ce don du Fils et la longue marche qui nous sépare de sa réalisation concrète. Je vivais d'autant plus crûment cette différence que notre vie est faite de gestes simples et répétés, que nos projets les plus fous sont ensermés dans les contraintes banales d'une vie communautaire ordinaire et relativement fermée. J'appelais alors ce zèle missionnaire qui est à la mesure de l'amour universel du Père pour ses enfants.

Lentement j'apprenais que rencontrer Dieu pour Lui-même c'est aussi emprunter le chemin de l'annonce.

Je compris que nul ne peut être missionnaire et apôtre que s'il a « connu » Dieu, que les croyants ne sauraient re-

joindre leurs frères réellement que s'ils éprouvaient cette présence du Seigneur dans leur vie.

Le Carmel ne pouvait plus être autrement que tourné vers les hommes en cherchant Dieu.

L'Amour appelle l'amour, nous ne vivons que pour être missionnaire, puisqu'en le rencontrant nous rejoignons tous ses fils. Thérèse a écrit que si elle ne pouvait être missionnaire par l'action, elle le serait par l'amour. Pour moi, je découvre que l'Amour nous fait frère, proche de tous.

LA PRIERE, cette requête tâtonnante, incertaine, obscure et parfois fulgurante est au cœur du Carmel comme son souffle, sa raison d'exister, un sentier parmi d'autres, de cette rencontre du Père et de ses fils, les hommes. Cette relation au Seigneur est aussi l'affaire de tout croyant et de tout instant. La vouloir gratuite pour elle-même un peu plus longtemps, c'est accepter de vivre en même temps un dénuement : celui de nos limites et de notre foi, et une certitude : Il est là qui nous attend.

Dans la demande, notre désir vient à la rencontre du désir que Dieu a de nous. Dans l'action de grâces, la foi reconnaît Celui par qui et de qui tout prend vie. Mais une telle médiation est impensable, une gageure, si elle ne se fonde dans la prière du Fils premier, « L'Enfant Total ». Seule sa prière dépasse un moment de l'histoire, une situation limitée. Seul il peut donner à ce désir infini, d'être entendu, aimé et uni à tous les hommes, sa vraie portée universelle. Si le Christ, par sa prière, ne dépassait pas nos limites de lieu, de temps, de solidarité, nous pourrions lâcher prise par peur. Si la PRIERE

SACERDOTALE ne donnait pas corps à toute notre volonté de communion avec les hommes, en regardant les autres, en aimant la vie, en écoutant battre le cœur de l'humanité, nous ne serions rien d'autre que des témoins malheureux et impuissants.

C'est cette Prière du Fils que son Père exauce en entendant la nôtre, c'est son Esprit qui vit en nous et nous fait dire : Père.

Quand je me demande ce qu'est la mission pour moi, carmélite, il me vient spontanément à l'esprit *qu'elle est partie composante de l'être chrétien, une exigence vitale*. Paul la vivait comme une nécessité « Malheur à moi si je n'évangélise pas (1 Cor. IX, 16) ». Après lui, toute l'Eglise s'est sentie emportée par ce mouvement qui la constitue : annoncer aux hommes la nouvelle formidable d'un Frère vraiment universel, du Christ qui rejoint chacun dans son temps, son pays, sa race et sa culture.

Et pourtant, jour après nuit, l'Eglise apprend que *la mission est un Mystère*, que l'Esprit « souffle où Il veut, tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où Il vient ni où Il va ». Jour après nuit, les croyants cherchent sa trace et découvrent que la Parole ne se laisse enfermer ni dans un modèle, ni dans une culture, ni dans une parole. L'Eglise sait par l'intérieur que l'annonce ne se téléguide pas. Elle est perpétuellement amenée à se désapproprier de cette annonce, elle découvre que *l'annonce est d'abord celle du Fils*. En elle, les croyants font de cette annonce une parole aux mille facettes qui révèle la richesse d'un Esprit, selon les temps, les lieux, les personnes ou les groupes.

En m'accrochant au Fils, en écoutant l'Esprit, solitaire je me sens « foule ». Ma vie de chaque jour est tissée comme toute vie : de joie, de travail, mais aussi d'angoisse et d'incertitude, de solitude et de relations restreintes, mais variées et suivies. Je vis avec des sœurs, je correspond avec des gens étrangers au Carmel, je lis les nouvelles, je reçois aussi le monde par tous ces jeunes engagés dans une quête d'absolu, souvent isolés, des couples amis, des marginaux que je peux rencontrer ; leurs questions sur le sens de la vie, leur révolte, leurs joies, leurs espoirs rencontrent spontanément ce goût du tout, cette quête de l'Autre jamais achevée, que je trouve au cœur de ma propre recherche. Chacun laisse son empreinte. Le silence et la solitude au sein de cette petite communauté intensifient leur résonance et m'ont appris à ressentir les mouvements de l'être.

L'INCROYANCE qui est supposée étrangère à la vie d'un Carmel est aussi au cœur de ma vie car l'espérance cohabite avec le doute, la foi avec l'incroyance. Il y a un désert au Carmel qui en fait un lieu de combat. L'absence de Dieu doit être affrontée. Tout ce qui devrait parler de Lui est si terriblement humain, qu'il m'oblige à me déposséder de toute illumination personnelle, à regarder en face les chemins que prend sa Parole et qui ne sont pas le fruit de mon désir. Ceci est si ressemblant avec ce que vit tout croyant qu'il n'est pas difficile de me

découvrir sœur de tout homme en quête de lumière.

L'expérience de Thérèse est éclairante. La « nuit de la foi » n'est pas originale, elle est le lot de beaucoup de chrétiens, au Carmel ou pas. Il n'est plus besoin alors de grandes phrases pour accrocher mes mains aux mêmes prises que les autres, pour me sentir fille de ce siècle.

En résumé, le Carmel est pour moi tout proche dans sa visée de toute requête humaine. En voulant cette communion, nous risquons notre existence sur une PAROLE. Est-ce le prophétisme ?

Oui, si le Carmel se veut à *l'écoute*, en attente de Dieu, au cœur de la vie,

oui, si c'est un engagement de tout son être dans une conviction qui prédomine sur la recherche d'efficacité »

oui, si prophétisme veut exprimer quelque chose comme le refus d'être broyé par le doute et les choses,

oui, si c'est vivre pour son compte l'incertitude et la quête des hommes en attente d'UN AMOUR,

oui, si c'est vivre dans la mouvance de l'Esprit qui désinstallera toujours l'Eglise, à commencer par nous-mêmes, et qui peut *aujourd'hui inviter le Carmel à retrouver des signes simples, lisibles*, de cet appel profond qui bouscule les hommes parce qu'un jour « Il est venu chez les siens ».

Fos-sur-Mer

Equipe de Prêtres-Ouvriers

FLASCHES :

A l'armée, on nous a appris à ne jamais exécuter un ordre avant d'en avoir reçu le contre-ordre ; ici, à Fos, on nous a donné l'habitude de ne pas affirmer une chose sans en affirmer aussitôt le contraire : tout dépend en effet de l'angle de visée choisi :

Si vous parlez en termes économiques industriels, vous direz :

Fos, la plus grande zone industrielle d'Europe : 7 300 hectares en chantier dans un premier temps (Paris intra muros = 10 000 ha).

Au débouché du Rhône, seul grand fleuve d'Europe à se jeter dans la Méditerranée (mer et soleil !) le golfe de Fos est la Porte du Marché Commun.

Fos, une zone parfaitement équipée :

- Routes à quatre voies.
- Réseau très dense de voies ferrées.

Si vous regardez la réalité humaine, ce que vivent les bâtisseurs de Fos, vous direz :

Fos, le plus vaste chantier d'Europe : 16 000 à 20 000 travailleurs de toutes races,

- des Migrants (travailleurs professionnels des Travaux Publics, sans cesse itinérants),
- des Emigrés (Maghrébins, Portugais, Turcs, Yougoslaves, Russes, etc...).

Des conditions de travail très dures par suite du climat :

- ou chaleur torride,
- ou mistral et tempête de sable,
- ou pluie et boue.

Des travailleurs mal logés :

- 1 000 fr. par mois le F3,
- 350 fr. par mois la place sur un caravaning,
- jusqu'à 150 fr. par mois

— Le port le plus moderne, le plus vaste et le plus profond d'Europe le seul capable d'accueillir des navires de plus de 250 000 tonnes à pleine charge.

Fos, le rassemblement le plus sensationnel de toutes les techniques modernes du monde entier.

Une capacité énorme de production.

Fos, 5 000 emplois nouveaux dès le démarrage.

Des hauts salaires.

L'avenir d'une région assuré.

le lit, dans un hôtel meublé Nord-Africain, à six dans une pièce !

Des conditions de déplacement très difficiles pour se rendre à Fos ou en sortir.

Des cadences de travail très fortes.

Des accidents nombreux.

19 tués, des centaines de blessés graves).

5 000 à 10 000 travailleurs licenciés d'ici fin 73.

La vie chère pour tous, des super-profits pour les trusts internationaux,

des risques graves de pollution, l'environnement détruit.

Ecoutez les premiers, regardez monter dans le ciel de Fos ces nouvelles cathédrales de l'acier et du béton armé : vous ne serez pas insensibles à leurs arguments.

Regardez en même temps vivre les travailleurs, cherchez à comprendre le pourquoi de leur révolte et de leur lutte : vous nous donnerez bien vite raison.

Les deux aspects sont vrais en même temps.

L'aspect technique est enthousiasmant. Mais peu importe la technique si l'HOMME est devenu si insignifiant, si secondaire qu'il ne compte pour rien par rapport à l'œuvre sortie de son cerveau et de ses mains.

C'est dans ce monde complexe que la Mission de France nous a envoyés ; c'est au milieu de ces travailleurs, en partageant leur vie, leur travail, leurs espoirs et leurs luttes que nous sommes prêtres.

Nous ne percevons qu'une partie de ce qui se vit ici, d'autant plus qu'il n'y a pas encore un an que nous sommes arrivés. Nos dires, nos chiffres, nos réactions sont évidemment contestables ; mais au sein de ce monde si vaste, si divers et si nouveau pour nous, nous avons simplement — loyalement et amoureuxment — ouvert tout grands nos yeux, nos oreilles, nos intelligences et nos cœurs pour

essayer de saisir, comprendre et traduire au mieux cette mouvante réalité du « Complexe » de Fos.

Tous les quatre, nous avons voulu cette équipe de Prêtres-Ouvriers à Fos. Pourquoi ? Non pas pour le quadrillage ecclésiastique, avec cette hantise qu'une portion du territoire n'est pas couverte par l'Eglise — peu nous importe — mais parce que là, à Fos, se vivait un chantier énorme, passionnant pour des hommes du bâtiment comme nous, souvent isolés dans des petits chantiers sans grande durée. Là, à Fos, la classe ouvrière T. P. se regroupait, montrait son visage, pouvait parler, elle, habituellement si dispersée.

Travaillant déjà dans ce monde-là, nous avons repéré que c'est un monde à part, coupé de la vie habituelle et des organisations de la vie ordinaire. Des hommes en déplacement, étrangers à la vie locale et étrangers à l'Eglise encore très liée au local.

C'est donc pour cette foule d'hommes, venus de beaucoup de pays, que nous avons souhaité aller aussi à Fos, y vivre non en journaliste, mais en compagnon quotidien de tous ces déracinés de l'économie.

L'impact de ce déracinement sur l'homme

Les conditions de vie d'un ouvrier des Travaux Publics sont profondément marquées par une vie itinérante. Une fois le chantier terminé, on prend sa valise pour aller tenter sa chance sous d'autres horizons. L'exemple de Fos est typique de ce point de vue. En pleine construction le chantier de Fos employait environ dix-sept mille ouvriers ; aujourd'hui, trois ans après, on parle de licenciés six à dix mille ouvriers d'ici la fin de l'année 1973.

Comment une telle situation peut-elle modeler la vie de ces ouvriers en perpétuel déplacement, où les émigrés tiennent — si l'on peut dire — une place privilégiée ?

Cette vie itinérante fait de ces hommes des « déracinés ». Etrangers dans la ville ou la localité qu'ils habitent, ils sont ignorés par la population locale qui ne tient pas trop à se compromettre avec ces hommes rudes dont on ne connaît pas le passé. Ce silence créé autour de l'étranger est ressenti avec d'autant plus d'acuité par l'émigré qui tombe sous le poids des préjugés et du racisme.

Sa force de travail et ses compétences professionnelles sont les seules valeurs qu'on reconnaît chez lui. Venu pour travailler, on n'attend pas autre chose de lui : dès le chantier terminé, on souhaite qu'il s'en aille car il serait de trop en restant sur place. Dans la logique d'une telle situation la plupart n'ont qu'une seule visée :

gagner beaucoup d'argent le plus vite possible, d'où les heures supplémentaires à n'en plus finir.

Le provisoire étant le lot quotidien d'un ouvrier des T. P., le combat syndical dont les objectifs sont réalisables à plus ou moins long terme a difficilement prise sur lui. Il jugera le bien-fondé d'une grève si elle a des chances de faire aboutir des revendications qui auront des conséquences dans l'immédiat. Demain il n'habitera plus la même région et il sera à nouveau affronté à un autre patron qui lui imposera d'autres conditions de salaire et de logement. Comme les chances de promotion individuelle sont minimes sur un chantier, les conditions d'embauche sont décisives pour l'avenir. L'argent revient au plus débrouillard ; donc à l'ouvrier de trouver les combines apparemment tolérées (tricher sur sa qualification professionnelle, par exemple....) pour arrondir son salaire.

Livrés à de dures conditions de vie, ces hommes vivent cependant une camaraderie vraie qui se tisse au jour le jour, au hasard des rencontres. La famille reste le centre de leur préoccupation : quelques-uns attendent avec impatience le jour où ils auront suffisamment d'argent pour s'acheter une maison, trouver un emploi stable et vivre enfin avec leur femme et leurs enfants. Ceci est vrai surtout pour l'émigré. Obligé de vivre dans un monde étranger et parfois hostile, son esprit est ailleurs. Le soir, après le travail, il pense à sa famille pour qui il se sacrifie et surtout à ses enfants qu'il ne voit pas grandir. Quelquefois on rencontre des hommes définitivement seuls : dégoûtés par le non-sens de leur vie, ils trouvent l'alcool comme dernier compagnon qui peut leur permettre encore de rêver.

Les consé- quences sur la Foi

Lors de notre session de Pentecôte 73 (P.O. T.P. Paris-Fos), nous avons dit : « La présence dans ce monde est une clé pour comprendre le monde d'aujourd'hui ! »

1° L'exploitation capitaliste dans toute sa splendeur.

- cadences de travail = très irrégulières ;
- manque de sécurité = les travaux superposés, sans filets de protection..
- insécurité de l'emploi = chantier fini, « à la soupe » ;
- exploitation en particulier des immigrés...

2° La rencontre des cultures diverses : Occidentaux, Maghrébins, Africains noirs, Russes, etc...

3° La FOI aujourd'hui, dans ces conditions difficiles, dans ce mélange d'hommes.

C'est ce dernier point que je vais essayer un peu de développer. Dans les notes prises lors de la session, je retrouve trois questions qui me poursuivent depuis longtemps, et qui sont devenues plus aiguës depuis que je suis dans les Travaux Publics.

A. — Il s'est produit un changement d'époque, une mutation qui me paraît capitale.

L'Homme d'aujourd'hui, du moins l'homme occidental, n'est plus religieux, ouvert sur l'au-delà.

Et les Maghrébins le sentent bien : gênés eux-mêmes, ils n'osent plus trop manifester leur croyance, et ils s'étonnent de rencontrer un Français qui se dit « croyant ».

Chez nos prédécesseurs — et pour la plupart d'entre nous, je pense, dans la génération de nos parents — tout ce qui dépassait l'homme était reporté à Dieu, un Dieu au-delà, au-dessus de l'homme.

Une critique sévère de cette attitude a été faite, par le marxisme en particulier ; et je pense avec beaucoup d'autres qu'elle est pour une part justifiée. Il n'empêche que les espérances profondes des hommes, leurs aspirations à autre chose... n'ont plus tout à fait le même sens. Par exemple, on s'est aperçu qu'il n'est pas besoin d'un Dieu pour se dévouer pour l'homme : des athées le font autant et quelquefois mieux que nous !

Il m'est difficile d'en dire plus sur les conséquences que cela entraîne : ce n'est pas encore clair ! Mais il est une chose dont je suis persuadé : le don de Dieu qu'est la FOI ne tombe plus dans le même terrain ; de ce fait, nos repères anciens sont périmés.

B. — Conséquence pour une part de ce changement : Le monde d'aujourd'hui « MORTIFIE LA FOI », selon le mot de Madeleine Delbrel.

Je me pose parfois la question : ma foi n'est-elle pas en train de se stériliser ? Dans le fond, ce n'est pas vrai, c'est la foi en Jésus-Christ qui donne sens à ma vie. Sans la foi, je me demande pourquoi je persisterais à mener une telle vie.

Mais dans le quotidien, cette foi, je ne la partage avec personne (si ce n'est en équipe et avec les autres copains P. O.). Dans ma vie de tous les jours, ça ne me sert à rien, avec personne...

Le monde d'aujourd'hui a tendance à évacuer la foi ; elle risque de se rétrécir, de s'amenuiser, et finalement de se trouver à part, à côté de ce qu'on vit.

C. — A cause de tout cela, je crois qu'il y a un ministère de la Foi et que c'est le plus important pour l'Eglise d'aujourd'hui.

En équipe nous avons évoqué quelquefois les efforts faits dans les équipes M.D.F., là où elles étaient, pour rapprocher de l'Eglise des tranches de population, et cela avec succès dans la plupart des cas.

Mais une fois ces hommes plus près de l'Eglise, une fois que leur appétit était ouvert, leur espérance suscitée, quelle réponse à leurs aspirations pouvait fournir cette Eglise ? En fait, dans la majorité des cas, aucune ! Et je ne parle pas de tous ceux qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour la croissance de cette Eglise, et puis qui abandonnent parce que ce combat ne leur paraît plus de saison : c'est d'autre chose qu'ils ont besoin, leur espérance ne correspond plus à celle que l'on prêche dans notre Eglise.

Il y a un ministère de la Foi : retrouver aujourd'hui ce que signifie la foi en Jésus-Christ pour un homme ordinaire.

Je suis dans les T.P., homme des chantiers comme les copains, soumis aux mêmes conditions de travail, d'exploitation, de déplacement... Vivant cette condition le plus honnêtement possible, avec l'âge que j'ai et mes limites... que signifie : « Je crois en Jésus-Christ » ?

Des éléments de réponse, je crois en avoir quelques-uns, mais sûrement pas encore une réponse un peu globale et construite. C'est un long voyage que de quitter ses sécurités, sa culture, ses relations dans le tissu desquelles on a reçu cette foi (et le langage pour l'exprimer, et le système conceptuel...).

A Pentecôte, l'un de nous a évoqué la vocation d'Abraham. Si ceux qui ont reçu comme mission (comme ministère) d'annoncer la Parole qui provoque à la Foi ne savent plus annoncer cette Parole dès qu'ils sont sortis de l'Eglise, ils se trouvent paralysés par un système de concepts inadéquats, par un langage irrecevable, s'ils n'arrivent même plus à se l'exprimer à eux-mêmes et entre eux sinon par bribes et en balbutiant, il y a là matière à un vrai ministère sacerdotal. Il s'agit d'ouvrir des chemins pour la Foi. Le Christ a ouvert « le » chemin pour toute l'humanité de tous les temps » ; il reste à actualiser ce chemin dans chaque culture, dans chaque peuple, dans chaque monde. C'est tout le ministère apostolique : « Allez enseigner toutes les nations ! ».

Il ne s'agit évidemment pas de trancher le problème : « Est-il bon et normal qu'un prêtre soit sans communauté ? ». En fait, dans ce monde des chantiers, le ministère apostolique est à faire exister, et il n'y a pas (pas encore, et sans doute pour longtemps) de Communauté de Foi.

**La certitude
d'être appelé
à vivre
le sacerdoce
là**

**Prêtres
sans
communauté ?**

**Foi
sans excuse**

Beaucoup d'amis nous demandent ce que nous faisons à Fos et s'étonnent que nous n'ayons pas de « paroisse », et de fait nous n'avons pas de charges paroissiales ni d'Action catholique, et pour certains nous ne sommes même pas encore connus comme prêtres.

Alors ? Simplement nous partageons la vie de ces hommes des chantiers, perpétuellement déplacés, loin de chez eux. Nous essayons d'être l'un d'eux, vivant de l'intérieur leurs espoirs, leur fatigue, leur solitude et aussi les bonnes soirées de camaraderie. Et c'est cela le plus passionnant de nos vies : cette communion à la vie d'hommes venus de partout et nous sommes heureux de trouver cette fraternité parmi eux. Notre communauté, c'est celle-là ! Aucun baptême, aucun mariage, bien sûr, mais des hommes qui ont droit à l'Évangile.

A Vénissieux, pendant dix ans, j'avais de bien bonnes racines qui me valaient des tas de branches d'activités : depuis le travail professionnel jusqu'au travail à la paroisse, en passant par l'A.C.O., la J.O.C., le Secours Populaire ; une belle vie de prêtre bien remplie, bien mangée. Ici, à Fos, c'est le brusque désert, comme celui de la Crau où poussent les usines ; désert d'amis au Foyer Hôtel où j'habite avec des tas de camarades qui s'ennuient dans leur cellule de moines.

Désert de relations : à Vénissieux, connu comme prêtre, j'étais très entouré, et tous les amis — chrétiens ou non — étaient un encouragement où une provocation à la foi. En réunion, à l'église, dans de simples rencontres, j'avais à parler de Jésus-Christ et ma foi en était sans cesse ragaillardie.

Ici, brusquement, j'ai à vivre une « Foi sans excuse », c'est-à-dire sans que j'y sois porté par mon rôle de prêtre reconnu. Je ne pense pas que ce soit bon à la longue, car je crois que la foi ne se vit qu'avec d'autres et c'est ce qui fait l'Église. Mais pour l'instant j'essaie d'apprécier ce silence obligé, cet anonymat où la foi ne vient que du don de Dieu et de la réponse que je lui fais : je suis remis en face de ma propre foi, et faute de parler de Dieu aux autres je suis un peu obligé de Lui parler à Lui, en pauvre, car ici, vraiment, il est témoin que je ne fais pas grand-chose d'utile. C'est donc une prière en creux, bien maigre, peu étoffée, où j'essaie de mettre les quelques miettes d'humanité que je saisis autour de moi ; une prière aussi en points d'interrogation : « Mon Dieu, qu'est-ce que je fais là ? faut-il être là ? que faire ? ». Malgré tout, cette certitude que nous devons être là, en équipe, pour vivre la foi et la communiquer parmi ces hommes des T.P. de Fos.

Et si nous refusons de nous intégrer à la vie paroissiale locale, ce n'est pas par mépris du travail paroissial que nous avons tous vécu, là où nous étions, mais pour bien garder en nous cette conviction que notre communauté est désormais celle des grands chantiers où les hommes vivent en séparés de la vie locale, et, bien sûr, de l'Eglise.

Pourquoi être prêtre aujourd'hui ?

Noël CHOUX et Pascal IDIART ont été ordonnés prêtres cette année : Noël le 27 mai, à l'Arbresle (Rhône), Pascal le 1^{er} septembre, à Bayonne. Ils sont incardinés l'un et l'autre à la Mission de France.

Ces ordinations sont l'aboutissement de deux itinéraires marqués très fortement par les secousses et les interrogations actuelles de l'Eglise ainsi que par les difficultés propres de la Mission de France. C'est en octobre 1965 que Noël vint à Pontigny pour entrer en première année au séminaire de la Mission de France. C'est en 1968, peu avant la fermeture du séminaire, que Pascal vint à Fontenay pour prendre contact et, au printemps 1969, il connut les débats pénibles qui entourèrent la dispersion. Ils ont partagé l'un et l'autre la vie d'une équipe de la Mission, Noël à Vénissieux, Pascal à Lormont. Ce partage a été la référence constante de leur vie depuis quelques années. Noël, qui a pu poursuivre sa formation théologique à Lyon, tout en travaillant, continuera d'y vivre en équipe avec André Laforge et Paul Deladoeuille. Pascal (qui avait fait ses études au séminaire de Bayonne) a suivi cette année les sessions de l'année sacerdotale et il a rejoint maintenant l'équipe de La Seyne.

Leur acceptation du ministère sacerdotal, dans les conditions présentes, constitue un témoignage de foi vivante qui nous provoque les uns et les autres. A travers les recherches et les tâtonnements actuels, ils sont tous deux un de ces nombreux signes de l'Esprit que nous communique Jésus-Christ et qui ne cesse de conduire l'Eglise au-delà d'elle-même.

Nous vous présentons simplement de larges extraits de leurs demandes d'ordination, en dégagant, par quelques titres, les thèmes les plus significatifs de leur prière et de leur réflexion.

Leur Foi

**Une foi enracinée
dans un terreau social et familial très chrétien,
interrogée par le monde d'aujourd'hui.**

Pascal

« J'ai travaillé un an dans le bâtiment comme manoeuvre puis six mois dans une usine Michelin, neuf mois de F.P.A. pour un C.A.P. d'électricien industriel qui m'a permis de travailler jusqu'à ce jour dans une entreprise de trois cents ouvriers.

Ce n'est absolument pas pour des raisons métaphysiques ou missionnaires que j'ai commencé à travailler. Je ne sais pas ce que pourrait faire d'autre un séminariste en stage. Inutile de dire que mon entrée dans le travail m'a fait aller de découvertes en découvertes et que j'étais heureux (peut-être le serai-je moins dans quelques années) de trouver une situation de travailleur manuel, situation que j'ai prise à 23 ans au lieu de 17-18 ans. Je n'ose pas dire que j'ai choisi tel métier pour être fidèle à mes origines, car choisir est un luxe et ceux qui subissent le poids de leurs origines, voudraient en sortir. Mais ce métier me permet peut-être d'aider davantage ceux qui subissent les conditions de vie les plus modestes.

Une des grandes valeurs que je reconnais au travail, ce n'est pas sa valeur créatrice ou théologique, mais c'est celle de m'avoir procuré une insertion normale dans une société dans laquelle j'ai à vivre et à travailler avec d'autres hommes et c'est au cœur des dynamismes de cette société que j'ai, avec d'autres, prêtres et chrétiens, à vivre ma Foi et ma responsabilité sacerdotale. Ces quatre années m'ont permis de me connaître davantage. La fausse supériorité qu'on nous avait inculquée de par notre formation s'est effondrée et m'a rendu plus humble devant la pauvreté de mes moyens, de mes connaissances pour faire face aux besoins professionnels. Elles m'ont permis de prendre en compte

tout ce qui est du domaine du vécu et c'est là que j'ai à capter les interrogations profondes et les vraies valeurs des hommes.

Une des grandes découvertes est le phénomène massif de l'« incroyance ». Une chose est de savoir que l'incroyance existe, une autre est de rencontrer des incroyants ou des gens qui sont indifférents, hostiles, étrangers à ce qui fait mes préoccupations, en tout cas des gens qui n'ont pas besoin de la Foi pour une vraie vie d'homme. Côtoyer à longueur de journée des gens pour qui être prêtre n'a aucune signification, aucun sens, aucune valeur, aucune « utilité » n'est pas sans me poser problèmes et sans me sensibiliser sur mon devenir et celui de l'Eglise.

Venu d'un milieu où les rapports de l'Eglise et du monde ne faisaient qu'un, je m'aperçois à travers les gens que je rencontre qu'il y a vraiment deux mondes avec leur autonomie propre. Un monde qui n'est plus animé par l'Evangile lui-même et où il n'est pas naturel de croire. Dieu n'est plus nécessaire comme « bouche-trou » et s'il existait « il ne devrait pas permettre les conditions de vie que nous menons ». Le fait de me trouver de plain-pied avec des hommes avec qui on partage une bonne partie de l'existence par la profession et avec qui on arrive à échanger sur beaucoup de problèmes mais très rarement sur la Foi, m'oblige à inverser les schémas de pensée et même à être plus exigeant sur les fondements de ma propre Foi et de mon engagement sacerdotal.

Bien sûr on a déjà du mal à exprimer notre Foi entre gens croyants, combien plus est-il difficile d'échanger avec des personnes qui ne partagent pas la même Foi. Qu'on parte de Dieu pour rejoindre les hommes, ou des hommes pour rejoindre Dieu, même si la démarche est différente, le point de rencontre est le même et aussi difficile à réaliser. Pour réaliser ce point de rencontre on a cru longtemps que le prêtre était uniquement responsable de tous ceux qui avaient la Foi et qui avaient besoin de l'approfondir. La rencontre des incroyants étant longtemps réservée aux laïcs.

Partageant la vie des gens, on s'aperçoit que les rapports ne sont plus les mêmes. Ce qui prime d'abord, c'est le langage du témoignage vécu ; il faut du temps pour se faire admettre et notre insertion doit être gratuite. La solidarité, le partage ne se traduisent pas en paroles mais dans les faits de tous les jours. La fin d'un chantier où tout le monde a collaboré avec beaucoup de difficultés exprime plus sur la solidarité des hommes qu'un article, aussi bien soit-il. Le compagnonnage et le témoignage ne

trompent pas, même s'ils ne font pas tomber tous les obstacles. Le travail ne doit pas être un à-côté, ni un moyen de réaliser mon sacerdoce, il en fait partie intégrante.

Rarement j'ai eu à rendre compte de ma Foi et à m'expliquer sur mon engagement au sacerdoce avec les copains du travail. Il est vrai que ma situation de gars en formation m'a obligé de changer souvent de milieu, ce qui ne m'a pas permis d'aller au bout des partages. Personnellement, j'estime qu'il faut beaucoup de temps pour rentrer en relation vraie avec quelqu'un et d'une manière gratuite. Je suis très sceptique, vu les difficultés diverses rencontrées au travail, sur les rencontres à l'occasion d'une démarche d'Eglise pour un véritable partage ».

**Une foi éprouvée par la vie,
qui remet en question les sécurités humaines
et rejoint la grande marche
des hommes vers Jésus-Christ.**

Noël

« L'histoire de la foi d'un homme est belle, mais aussi imprévue et parfois pleine d'humour, un humour discret et sensible : le résultat d'un dialogue entre le Christ qui est là et un homme qui se bat dans sa vie pour chercher ce qu'il y fait, qui croyant trouver seul ne tombe que sur de fausses pistes et au moment où il s'en rend compte est à nouveau sur la bonne route. Je crois que ces dix dernières années c'est tout cela, de l'enthousiasme au désespoir, du désespoir au sursaut d'énergie, puis d'embûches en faux pas et en remise sur cap, à une confiance en celui qui donne sens à ma vie ; sans que cela soit une démission de ma part mais une reconnaissance que ce n'est pas seulement mon petit truc à moi, mais que cela me dépasse, que je ne suis pas seul, que c'est dans un courant que j'entre et que ce n'est pas moi qui le crée. Oui la Foi est pour moi un train en marche que l'on prend, qui est parti depuis longtemps et qui nous conduit on ne sait où.

La démarche que je fais aujourd'hui en demandant à l'Eglise de m'ordonner c'est une démarche de Foi. La Foi est pour moi une dimension de l'Homme. Dans la recherche actuelle du sens de la vie, de la finalité de l'Homme, la Foi apporte non pas des

réponses tranquilisantes ou soporifiques, mais elle stimule cette recherche. Cette foi au Christ, ce lien à une personne que l'on croit vivante et qu'il faut sans cesse préciser, nous fait remettre en question nos sécurités humaines. Si le Christ est ressuscité, si désormais en Lui tout l'Homme et tous les hommes se retrouvent, s'il nous aide à procurer la possibilité de donner sens à nos vies, s'il nous aide à dire et à faire tout cela dans cette grande marche des hommes vers une réponse globale et totale à son Père (ce que je crois), alors je suis partant pour entrer dans ce flot d'hommes en marche. Ou plutôt, ayant abouti, m'étant trouvé embarqué dans ce flot, je suis d'accord pour y rester et marcher avec eux. Ceci est le fond et le sens de ma vie.

Tout homme embarqué dans cette recherche doit se poser la question : quel lien ai-je à Jésus-Christ ressuscité et vivant aujourd'hui ? Qu'est-ce que cela veut dire pour moi dans ma vie, tous les jours, dans le banal, le quotidien, les grands événements ? La réponse est personnelle, mais elle ne prend sens que dans un ensemble. En effet ce lien à Jésus-Christ passe par l'ensemble des hommes ».

« Pas besoin de baratin pour dire que la foi est de plus en plus mise en question. Et pas seulement sur des questions secondaires mais radicalement. N'est-il pas téméraire ou signe de névrose d'engager sa vie là-dedans ? J'accepte une responsabilité aux yeux des hommes, ai-je bien mesuré ce que cela voulait dire ? Est-ce que je me sens assez fort dans ma Foi pour y aller ? Le premier signe de cette remise en question est l'indifférence. Indifférence par rapport au Christ vivant, à l'Eglise, au fait que je travaille et que j'ai la foi. Mais je pense que c'est aussi le signe que l'Eglise apprend l'humilité, qu'elle a déjà à écouter et à se taire avant de vouloir enseigner. Et puis cette question de la foi, je l'ai fait mienne depuis une dizaine d'années, elle est devenue l'axe de ma vie, je crois qu'elle peut le rester pour ma vie à venir. Je crois en un avenir de la foi comme je crois en un avenir de l'Homme ».

Pourquoi être prêtre aujourd'hui ?

**Etre responsable de l'annonce de l'Evangile
dans un monde non-chrétien,
bâtir une église vivante, là ou vivent les hommes.**

Pascal

« Alors que les départs de l'Eglise institution sont de plus en plus nombreux, alors que la Foi elle-même traverse une grande crise et par le fait même le sacerdoce, demander son engagement au sacerdoce peut relever du domaine de la naïveté, de l'inconscience, d'un esprit « suicidaire » ou peut-être d'un acte de Foi en son Eglise pécheresse, misérable, poussiéreuse mais solide parce que fondée sur le roc par le Christ lui-même.

Il ne faut minimiser les faits, mais les luttes, les confrontations internes ne vont-elles pas permettre de voir un jour un peu plus de lumière, en attendant la pleine clarté qui viendra le jour où l'Eglise devra disparaître. Je me sens appelé à partager une responsabilité d'Eglise avec d'autres pour continuer la tâche commencée par le Christ et ses apôtres, à savoir : construire une Eglise où le message du Christ sera rendu plus lisible aux hommes d'aujourd'hui.

Ce que je sais

Si, il y a quelques années, on savait très bien ce que c'était être prêtre, il n'en est plus de même aujourd'hui, si du moins on veut rester fidèle à sa mission et éviter de définir le prêtre par des fonctions ou des pouvoirs. Je ne veux pas devenir l'homme du Sacré. Personnellement, sans vouloir absolutiser le style de vie des prêtres et encore moins des équipes (équipes P.O. homogènes ou équipes paroisses) je pense que tout prêtre doit travailler, ou, du moins avoir travaillé, à l'un ou à l'autre moment de sa vie. Pour ma part, il me faudrait des raisons graves et sérieuses pour ne pas travailler. Ce n'est pas pour suivre la mode, ou parce que le sacerdoce est en perte de vitesse qu'il est plus prudent de se qualifier autrement, mais à cause de ma condition même d'homme. Je sais bien que la proximité de vie apportée par la qualification professionnelle n'est pas la seule manière d'annoncer ou de communiquer Jésus-Christ, et encore moins que la

responsabilité sacerdotale se réduit à partager la vie, mais, enraciné dans le monde ouvrier de par ma condition d'homme, j'ai à construire l'Eglise au milieu d'un peuple à qui elle est, pour le moment, complètement étrangère. Comment des gens pourront-ils accéder au message du Christ si des prêtres (avec des laïcs là où il en a) n'ont pas le souci en Eglise de témoigner de l'Amour que Dieu leur apporte et de la destinée qu'il leur promet, s'ils ne sont pas immergés dans l'existence quotidienne des gens avec son dynamisme comme sa souffrance.

Pour cette tâche d'Eglise, la présence des laïcs ne suffit pas, même si elle précède ou si elle doit suivre. L'Eglise dans sa totalité doit être présente et fidèle à sa mission : c'est-à-dire porter la Bonne Nouvelle à tous ceux qui ne la connaissent pas et en priorité aux pauvres.

La question à se poser n'est pas s'il faut travailler, s'engager, ou annoncer l'Evangile, mais comment, aux hommes d'aujourd'hui, au cœur même de nos solidarités, de nos engagements, de nos dynamismes réciproques, témoigner de ma Foi en Jésus-Christ et en l'homme. *C'est ce que je ne sais pas*, mais dont la recherche mérite l'engagement de toute une vie.

Vivre ma responsabilité sacerdotale n'est pas me démarquer des autres ouvriers ou des autres militants même chrétiens ; mais, devenant l'un d'eux, c'est être apôtre, c'est-à-dire responsable de l'annonce de l'Evangile dans un monde non-chrétien. Même seul, mon sacerdoce a un sens car il est tendu vers une communauté où des gens, ensemble, témoigneront de l'amour de Dieu pour les hommes et de l'amour des hommes entre eux. Ma présence sera nécessaire pour authentifier ce que nous vivons ensemble, le confronter avec d'autres en Eglise. J'ai avec d'autres à bâtir une Eglise vivante où mon sacerdoce prendra tout son sens. Déjà enraciné au milieu d'hommes incroyants, j'ai à porter en Eglise la responsabilité de la mission confiée par le Christ à ses Apôtres et ses successeurs.

La condition même de l'homme avec ses souffrances, ses divisions, ses luttes est la base même sur laquelle doit se bâtir l'Eglise porteuse du salut du Christ qui dépasse toutes les luttes et libérations humaines. Nous devons bâtir avec d'autres prêtres et laïcs un peuple qui mise sa vie sur Jésus-Christ, qui attend son retour définitif, qui annonce que la libération totale de l'homme passe par Jésus-Christ. Ainsi tous les combats nécessaires pour la libération de l'homme ont leur sens dernier en Jésus-Christ. J'ai en Eglise à être le témoin de Jésus-Christ res-

suscité qui vient aujourd'hui sauver tout l'homme. Tant que je ne verrai pas face à face le Ressuscité, je pense que ma vie de croyant et de prêtre restera dans l'obscurité et que j'aurai toujours à chercher, à confronter avec d'autres ce que je vis, à supporter, parfois dans la souffrance mais si possible dans la sérénité, les différentes tensions de l'Eglise, inévitables tant qu'il y aura des hommes. Mon sacerdoce ne me met pas en situation privilégiée pour faire face aux problèmes actuels, mais il me permet avec d'autres de partager davantage et d'assumer la mission de l'Eglise confiée par le Christ.

En conclusion, si conclusion il y a, je m'insère dans toute cette recherche qui se fait jour, pour essayer non pas de définir d'une manière absolue, mais d'approfondir et de continuer à chercher la signification profonde de la responsabilité sacerdotale vécue avec et pour les non-chrétiens. Je ne peux plus réduire aujourd'hui le prêtre à une communauté, à des fonctions ni même à un partage de vie, à un engagement syndical ou politique. Ce n'est pas que cela être prêtre ».

**Accepter d'être par sa vie
le signe que la question
de Jésus-Christ ressuscité et vivant
se pose à tout homme ;
Accepter pour tous les hommes
d'être au service de ce collectif
de la foi qu'est l'Eglise.**

Noël

« Cette question de Jésus-Christ ressuscité et vivant que tout chrétien doit se poser, il doit la faire poser aux autres hommes. Par sa vie d'abord, en la vivant et si l'occasion se présente en l'expliquant. Mais c'est également collectivement que cette question doit être posée aux autres. C'est la manière dont l'ensemble des croyants vivent et essayent de répondre à cette question qui doit être le signe du Christ et la mise en question des autres hommes.

Etre prêtre pour moi, ce n'est pas avoir autorité sur cet ensemble de croyants, avoir l'autorité pour dire ce qui est bon ou

mauvais, savoir si les gens se posent bien ou mal la question. C'est accepter d'être dans sa vie le signe que cette question se pose à tout homme et en même temps que la question n'est pas sans réponse. Tout chrétien a cette tâche à remplir mais n'y a-t-il pas une fonction, dans ce collectif de la foi, qui consiste à rappeler que cela est notre travail de baptisé et que la réponse ne peut être donnée que par Dieu ? A le rappeler pas seulement en paroles et par sa vie, mais par le signe, la fonction que l'on a accepté de remplir au sein de ce collectif de foi : l'Eglise. C'est une fonction non pas seulement définie par rapport à une communauté précise, mais prenant sens dans et par l'Eglise entière.

Signifier, être le symbole de, ce n'est pas seulement une démarche intellectuelle, il faut que ce soit vécu. Je vois trois aspects : avoir tout donné pour cela, être celui qui fait échanger les croyants, être un repère non pas seul mais en équipe ; en bref, centrer toute sa vie pour cette tâche : au service d'un lieu d'échange et de continuité de la foi. Avoir tout donné au Christ et à cette tâche, aussi bien son lieu d'habitation, son travail, son temps et ses soucis, ce n'est pas rien, c'est tout ce qui fait la vie d'un homme. Dans ce sens je parlerai à la fin du choix du célibat. Un homme qui fait rencontre, qui a le souci de faire partager la foi, qui pratiquement fait que la foi dépasse les petits aspects personnels mais qu'elle se situe dans un ensemble. Un homme qui avec d'autres a le souci des lieux de continuité de la foi. A son niveau, le prêtre doit vivre ce qu'il dit, mais aussi dépasser le témoignage personnel pour que, quoi qu'il puisse lui arriver, et quoi qu'il puisse arriver aux copains avec qui il vit, — et je dirais aussi : quoi qu'il puisse arriver à d'autres prêtres et évêques —, la foi demeure, trouvant un terrain, un lieu où ceux qui désirent se poser la question puissent échanger et confronter indépendamment des hommes qui y sont ».

« Rentrer dans la hiérarchie de l'Eglise ! Voilà une expression qui a du mal à passer. Il y a d'abord tout la méfiance vis-à-vis des hiérarchies, des structures, de l'autorité qui est propre à notre époque. Surtout depuis 68, on est vite taxé de réactionnaire ou de fasciste. D'abord la structure, je pense qu'il en faut une pour pouvoir permettre les échanges. Ensuite la hiérarchie ne veut pas dire en premier pour moi l'autorité. Je n'emploierais pas le mot service, car il est piégé lui aussi, mais je vois dans la hiérarchie le signe ecclésial qui exprime la continuité de la foi, le rassemblement autour du Christ dans les assemblées et l'avenir de la foi indépendamment des hommes et des époques. Mais

est-ce que ce n'est pas prendre toute la place et ne rien laisser aux laïcs qui demandent aujourd'hui à être partie prenante de cette aventure de la foi ? De la manière dont je l'ai définie plus haut, je ne le pense pas. La « hiérarchie » n'est là que pour rappeler, dans son existence et le signe qu'elle donne, que la foi est don de Dieu, que c'est un courant qui vient de loin et qui nous dépasse aussi bien dans son volume que dans son avenir ».

Pourquoi la Mission de France ?

**Pour être prêtre au milieu des hommes
et vivre les recherches
et les confrontations difficiles
qu'appelle l'Eglise d'aujourd'hui.**

Pascal

« Dès mon jeune âge, j'ai eu en dégoût le style de vie très confortable des prêtres que j'ai connus, leur impérialisme et leur cléricalisme dans tous les domaines. Dès mon adolescence, il m'était venu à l'esprit qu'il ne m'était pas possible d'être prêtre de cette manière (réduire ma responsabilité de prêtre à la messe du matin et à quelques visites de familles).

La formation que je recevais était quelque chose de très individualiste, concrétisée dans la pastorale par l'absence de véritables équipes de prêtres (conditions indispensables à mon avis pour le partage d'une responsabilité de cet ordre) et par une pastorale orientée vers une chrétienté déjà « convertie », du moins déjà là. Je n'ai pas senti tout au long de ma formation le souci d'une Eglise désireuse de vivre sa mission au cœur des réalités du monde, traduite dans les faits par une responsabilité sacerdotale vécue collectivement par des prêtres partageant la vie des hommes.

Prêtres au cœur du monde pour exercer cette responsabilité apostolique, telle est l'intuition qu'a eue depuis des années la Mission de France et telle est la réalité qu'elle essaie de vivre au milieu de luttes et de confrontations difficiles mais porteuses

d'espérance pour les hommes et pour l'Eglise d'aujourd'hui. C'est ainsi que j'ai atterri à la Mission de France et que celle-ci m'a orienté vers une équipe de six prêtres au travail à Lormont, banlieue bordelaise où j'ai passé quatre ans ».

**Pour vivre avec le maximum d'exigences,
en acceptant des situations de vie très différentes,
entre membres d'un même groupe,
l'enjeu de la responsabilité collective
de l'Eglise au service de la foi.**

Noël

« Pourquoi dans l'Eglise, la Mission de France ? L'aspect collectif de la foi m'apparaît ici le plus clairement exprimé par les situations de vie différentes de ses membres. Je vais y revenir pour le travail. A la limite, il y aurait une Mission du Monde, je demanderais à y être incardiné ; à condition que cela veuille dire quelque chose dans les structures d'organisation et de réflexion, et que je sois prêt à en jouer le jeu, c'est-à-dire à confronter avec tous les participants et prêt à aller où le besoin se fait sentir.

Dans ma demande d'incardination, je mentionnais le passage du Jeune homme riche. Il m'a beaucoup marqué dans ma vie : « quitte tout et suis-moi ». Je pense qu'ici c'est l'avenir, une profession précise, qu'il faut quitter, mais aussi sa région, sa famille et même son implantation si des besoins se font sentir ailleurs. Puis acceptant de confronter avec d'autres, situés différemment, c'est accepter de quitter ses certitudes, ses habitudes, son type de réflexion, accepter de remettre en cause sa manière d'être au milieu des hommes, ses choix philosophiques et politiques.

Le deuxième passage de l'Evangile qui m'a marqué également est celui de la brebis perdue. Brebis qui à l'heure actuelle est devenue cinquante, quatre-vingts et moi un peu dans ces quatre-vingts. Je ne pars pas convertir et baptiser à tout va, mais dans mon approfondissement de ma foi, c'est la foi mise en question aujourd'hui que je rejoins et que j'essaie d'approfondir et d'exprimer pour les hommes d'aujourd'hui.

Et l'équipe enfin, pas des mots mais une réalité. Pour vivre déjà sans devenir un vieux garçon avant l'âge, bien sûr ! Mais,

car c'est là le premier lieu d'échange de la foi où nous nous sentons responsables de la foi des copains et de celle des hommes que nous cotoyons. C'est là le premier lieu de continuité. Les copains changent (et c'est avec un pincement au cœur que je dis cela...) mais l'équipe reste. Je crois que c'est là que j'ai le plus senti ce que voulait dire la foi d'un peuple.

Tout ce que je viens de dire sur ma foi et ce pour quoi je demande à l'Eglise de m'ordonner, c'est dans la vie, le boulot, les copains que cela a grandi, avant d'être repris dans l'équipe. Et on n'avance pas uniquement que dans l'Eglise universelle. Se mettre au service de la foi c'est, par la même démarche, se mettre au service des hommes.

Quand je suis entré à Pontigny, j'amenais avec moi à la fois le mythe du P.O. avec tout ce que cela comportait de clichés dus à Cesbron, et ce que j'avais senti et vécu dans le domaine de la culture.

Peu à peu le mythe du P.O. a regressé pour ne garder que le nécessaire, en même temps que je découvrais que l'on ne s'improvise pas, que l'on n'est pas disponible à tout, qu'il fallait chercher ce que je porte de plus profond en moi, de manière à élaborer un projet au sein de la M.D.F., quitte à ce que ce projet soit retardé ou mis en veilleuse, au regard de besoins plus urgents. Après avoir travaillé un peu partout, comme tous ceux qui sont passés par Pontigny, j'ai commencé à préciser un projet dans le secteur consommation qui me paraît très important. Le premier point de chute sur lequel je m'étais arrêté était étalagiste. Mais le manque de formation m'y a fait renoncer. Puis l'aspect consommation lié aux loisirs m'est apparu des plus significatifs dans ce monde du commerce basé sur le profit. Là-dessus la chance me souriait, et j'entrais chez Trigano comme vendeur camping. Une série de coups de chance sur le plan professionnel ont fait que rapidement on m'a confié la responsabilité d'un terrain d'exposition. A mesure que mes charges grandissaient, la question de savoir si je devais les accepter devenait plus aiguë, en même temps que les secteurs nouveaux qui s'ouvraient devant moi me permettaient de mieux comprendre les rouages économiques de cette « machine ».

Quel visage de l'Eglise allai-je donner en occupant des postes de plus en plus haut ? Pouvais-je laisser de côté la visibilité de l'Eglise, qui me tient tant à cœur, pour mieux comprendre, être plus au fait d'un système qui modèle et façonne

L'Homme d'aujourd'hui ? La question a souvent été débattue en équipe et avec l'équipe centrale ».

« C'est à partir de perspectives ouvertes par la rencontre d'un foyer dont le mari a des responsabilités dans le commerce (nettement plus importantes que les miennes) et également à cause de l'équipe, que j'ai accepté de rester dans cette situation professionnelle, car les questions (priorité aux pauvres, visibilité de l'Eglise, service de l'Homme au sein des travailleurs) insolubles pour un seul homme, deviennent possibles à partager avec des copains engagés différemment. Dans la Mission de France, qui n'a jusqu'alors jamais beaucoup investi dans ce secteur, ce partage, cette confrontation et les essais de réponses sont étendus au niveau national et même au delà avec les copains du Tiers-Monde ».

L'acceptation du célibat

**Un choix conscient des problèmes
que pose la discipline présente de l'Eglise,
du peu de signification du célibat sacerdotal
pour les gens,
mais un choix mû par la foi
et qui accepte le risque de l'engagement libre.**

Pascal

« Une valeur à laquelle l'Eglise tient, mais qui pèse de plus en plus lourd aux hommes d'aujourd'hui, c'est bien le célibat. Les raisons peuvent être diverses et de valeurs inégales. En raison des nombreuses mutations, d'ordre psychologique, sociologique et même théologique (dans le sens où la foi elle-même est atteinte) beaucoup de prêtres se marient et une des conséquences immédiates c'est qu'ils sont obligés de renoncer à leurs responsabilités (du moins visibles) de prêtre.

Je veux bien croire que ce n'est pas le problème numéro un, mais en attendant, beaucoup d'hommes s'y démolissent, même s'ils ont le courage d'aller jusqu'au bout. Beaucoup préfèrent adopter des solutions individuelles ou des « produits de rempla-

cement ». Cela ne veut pas dire que le célibat aujourd'hui plus que jamais n'a pas sa raison d'être, comme signe d'un don total à Dieu et aux hommes, mais il faudrait accorder plus d'importance au fait qu'il soit choisi et vécu librement et non au fait qu'il est une obéissance à une règle juridique et disciplinaire. Je pense que l'Eglise devrait revoir le lien qui existe entre sacerdoce et célibat. Dans cette affaire, comme dans beaucoup d'autres, les hommes et la mission elle-même ne devraient pas faire les frais de la sauvegarde d'une règle canonique, laquelle reprendrait toute sa valeur dans un choix libre. Bien sûr, le mariage ne résoudra pas toute la crise de l'Eglise et encore moins du prêtre, mais devons-nous être longtemps victimes d'une loi qui semble moins faite pour aider que pour sanctionner. Le célibat ou le mariage est autre chose qu'un contrat, et si on aborde le célibat sous un angle disciplinaire, l'issue semble fermée.

**Que signifie
le célibat
pour les copains
du travail ?**

Beaucoup ne comprennent pas sa signification, ils n'y croient pas et ne se posent même pas la question parce qu'ils le disent « pas possible ». On est souvent considérés comme des privilégiés. Nous avons, disent-ils, tous les avantages sans avoir les inconvénients.

Comment le célibat peut-il avoir une valeur eschatologique pour des hommes qui n'y croient pas ? Souvent les copains du boulot considèrent le célibataire comme un bon vivant, comme celui qui peut se payer des fantaisies. Lorsqu'il parle, un homme marié a plus de poids. Je me rappelle lors d'une grève, m'y opposant pour des raisons précises, je me suis vu rétorquer publiquement « ce n'est pourtant ni ta femme, ni tes enfants qui t'en empêchent ». Il m'est impossible de traduire ici le choc provoqué par cette réplique. Cependant, les copains nous reconnaissent une disponibilité et une liberté plus grandes qui jouent souvent en notre défaveur car ils nous accablent volontiers de toutes les responsabilités. Ce n'est pas l'unique raison, mais souvent ils nous disent : « parce que célibataire, tu as du temps pour faire ceci... ou cela ».

Bref, une situation que les copains, surtout militants, envient souvent, mais ne comprennent pas, surtout pas comme signe prophétique d'un royaume à venir. Mais ici comme dans d'autres domaines, le témoignage d'un célibat vécu en vérité et assumé tous les jours peut ouvrir d'autres horizons et poser d'autres questions.

**Pour moi
a-t-il une valeur ?**

Le célibat choisi comme une réponse libre pour un service plus grand de Dieu et des hommes aurait plus de valeur pour moi et pour les gens qui de l'extérieur le regardent comme une contrainte liée au sacerdoce. Personnellement, avec les données que j'ai, il me semble que je choisis aujourd'hui librement, mais cette valeur vécue de l'intérieur gardera-t-elle toujours toute sa consistance ? En tout cas, je la crois très liée à ma vie de Foi.

Cependant, alors que je me sens appelé pour le sacerdoce, je sens moins le charisme que j'ai pour le célibat, mais j'ai bien conscience que ce n'est pas un charisme que l'on acquiert une fois pour toutes. Il est renouvellement quotidien, dans une adhésion de plus en plus forte à Jésus-Christ. Je voudrais faire du célibat un souhait, une fidélité du présent qui engage l'avenir, mais non un présumé contraignant. En tout cas, je ne voudrais pas un jour être obligé de quitter l'Eglise et ma responsabilité sacerdotale parce que j'aime une femme et qu'une femme m'aime.

Ce n'est pas pour autant que je mésestimerai les mérites d'un célibat vécu dans la fidélité et assumé par de nombreux prêtres. Souhait que je me fais à moi-même et à tous ceux qui s'engagent dans un service plus grand de la foi, car qui dit engagement, dit fidélité ».

**Au delà des raisonnements et des arguments,
une réponse à l'appel du Christ :
« Quitte tout et suis-moi ».**

Noël

« Il y a un dernier point : celui du célibat. Je le mets en dernier car je pense que ce n'est pas l'essentiel. Ce qui compte surtout, c'est ce que je viens de dire. Il reste néanmoins qu'il faut le faire et savoir pourquoi on le fait.

Depuis quelques siècles, il est de tradition que tous les prêtres soient célibataires. Actuellement, il faut donc en passer par là pour être ordonné. Il n'y a pas ce raisonnement qui me pousse, sinon je n'aurais jamais fait cette demande.

Le fameux argument de la disponibilité ? Je crois qu'on peut très bien être très disponible aux autres étant marié. Pour ne prendre qu'un exemple, dans ma famille, j'ai eu l'exemple de mes parents qui, dans le ménage et les soucis de leurs en-

fants, ont toujours fait une très large part aux autres ; et je défie quiconque de dire qu'ils n'étaient pas disponibles. Par contre, voyant la vie des copains de la M.D.F., des copains qui essayent de vivre le même type de ministère et ma vie plus particulièrement depuis que je suis à Vénissieux, il m'aurait été impossible de vivre comme j'ai vécu si j'avais été marié et père de famille : les heures de sommeil souvent écourtées, les soirées prises, la liberté d'aller voir les gens, de répondre aux invitations des copains, d'organiser ma vie en fonction de la recherche de la foi (qui passe par des actes différents allant de l'apéro à la réunion de quartier ou d'équipe).

Mais ce n'est pas encore pour moi la raison suffisante et principale. On pourrait très bien concevoir le ministère pour des gens mariés, hommes femmes, ou couples. D'ailleurs, toute une recherche de croyants se fait dans ce sens.

La raison qui me fait choisir le célibat, c'est une réponse à l'appel du Christ : « Quitte tout et suis-moi ». C'est une réponse personnelle au Christ à qui je décide de tout donner, mais c'est aussi une réponse qui a une répercussion pour les autres, car si je donne tout au Christ c'est pour pouvoir me consacrer entièrement à son service : celui des hommes et celui de la foi et de l'Eglise. Là encore ce n'est pas ma petite affaire à moi tout seul, mais le Christ me renvoie aux autres : si je donne tout au Christ, je dois tout donner pour plus de justice, de dignité, de liberté des hommes.

Ceci dit, encore une fois, il faut le faire ! Vivre en célibataire (pas seulement être non marié, mais essayer de toujours dépasser l'amour que l'on a pour une femme) c'est une vie qui me paraît difficile, surtout à notre époque où l'on découvre toute l'importance du langage sexuel. Il ne s'agit pas de s'enfermer dans sa tour d'ivoire ou de devenir un refoulé, il s'agit de vivre en être sexué, de s'affirmer comme mâle face aux hommes et aux femmes que l'on rencontre. Bien des copains, et souvent parmi ceux qui m'étaient les plus intimes, ont renoncé à cette vie. Je m'y avance ne comptant pas que sur moi, mais surtout sur le Christ à qui je donne le peu que j'ai et qui peut me donner tout ce qu'il me faut. Je crois aussi qu'il me serait plus facile de vivre le célibat si d'autres, hommes, femmes ou couples, vivaient avec moi le sacerdoce. Dans cette perspective, la distinction sacerdoce et célibat apparaîtrait, laissant plus de liberté au choix du célibat, et redonnant son sens, indispensable dans la vie de l'Eglise, à ce choix.

Conclusion

Pascal

« Je fais mienne, ici, cette phrase d'un dossier P.O. : « Nous disons souvent que les travailleurs qui se disent incroyants sont pour une grande part des athées de Dieu qui se révèle par l'Eglise et que nous, nous sommes des incroyants aveugles de Dieu qui se révèle par la vie et la conscience des hommes ».

A travers cette phrase, j'émet le vœu et l'espérance de vivre ce risque du sacerdoce avec sérénité, malgré tous les imprévus, les incertitudes, les hauts et les bas que je vais rencontrer. Je sais que je ne suis pas seul à le porter, que ce n'est pas ma propriété, mais que QUELQU'UN est là qui me précède. Je ne me fais pas prêtre seul, mais je partage cette responsabilité avec d'autres qui, comme moi, ont accepté ou acceptent d'être des « serviteurs inutiles », mais serviteurs effectifs et pleins d'action d'une Eglise qui ne doit pas s'imposer par son avoir et son pouvoir, mais par sa mission qui est d'annoncer à tous les hommes qu'ils sont appelés à devenir fils de Dieu.

« Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps... ».

Noël

« Maintenant il faut conclure. J'ai essayé de dire qui j'étais, quel sens j'ai donné à ma vie et comment j'envisage de vivre le sacerdoce pour lequel je fais à l'Eglise, par l'intermédiaire de la M.D.F., la demande de m'ordonner. C'est un lien qui nous unit réciproquement et que j'accepte en pleine conscience des difficultés qui se trouveront sur ma route : celle de la foi, celle de la M.D.F. et de l'Eglise. Je me sens faible pour une telle mission, mais fort de ce que le Christ a déjà sauvé tout l'Homme et tous les hommes, et par là d'une espérance inébranlable.

Seigneur, quand tu m'as appelé, tu n'as pas eu besoin de beaucoup parler ;

Tu m'as seulement fait un clin d'œil plein d'humour et tu m'as dit :

Noël, pourquoi pas toi ? — Et je t'ai suivi, Seigneur.

Donne-moi la force de toujours te suivre comme au premier jour, plein de joie et d'espérance.

Donne-moi aussi la force de me tourner à mon tour vers mes frères en leur disant : « Et vous, pourquoi pas vous ? ».

VIE DE LA MISSION

Equipe Centrale

Carnet de la Mission

Paul BRESSOLLETTE, du diocèse de POITIERS, élu par les équipes associées, devient délégué national à l'Association. Avec l'accord du père VION, évêque de POITIERS, il fait désormais partie de l'Equipe centrale, où il remplace Charles POUYE.

Maurice HERAULT, devient responsable du Secrétariat Tiers-Monde (60, rue de Rome, 75008 PARIS). Son mandat à l'Equipe centrale est prolongé jusqu'à fin septembre 75.

La mère de Jean DECHET (équipe de Bobigny) est décédée récemment.

Léonce MIQUEL, que beaucoup d'entre nous connaissaient bien, est mort brusquement le dimanche 5 août, dans sa maison du Tarn où il se reposait avec les siens, avant de repartir pour KINSHASA.

Ses obsèques ont eu lieu le 8 août, dans l'église du Verdier, et il a été inhumé au cimetière de CORDES, son pays natal.

Léonce et sa femme Michèle participaient étroitement à la recherche de la Mission, en lien avec l'équipe de KINSHASA.

Nous avons exprimé à Michèle, et à leurs trois enfants, notre amitié et notre union de prière.

Ouvrages reçus

Initiation à l'Évangile

A. — M. ROGUET

Ed. du Seuil - Livre de vie, 314 p.

Qui est Jésus de Nazareth P

Günther BORNKAMM

Ed. du Seuil, 254 p.

Un peuple libéré

C. DUCHESNEAU

Ed. Desclée & Cie, 150 p.

Dieu pour locataire

P. GROSTEFAN

Ed. Desclée & Cie, 156 p.

Numéros disponibles

- n° 32 : L'expérience de Dieu vécue aujourd'hui : Thérèse Martin, Louis Augros, Jean-Marie Ploux — Croire et annoncer Jésus-Christ (travail d'un atelier).
- n° 33 : Sur les Grands chantiers (R. Caclin) — Objectivité de la Foi (Equipe des Services, un membre de l'Atelier santé).
- n° 34 : Prêtres ouvriers : Responsabilité sacerdotale et engagement ouvrier (Atelier de P.O.) — Objectivité de la Foi (Suite).
- n° 35 : Les documents de l'Assemblée générale (2-3 sept. 72).
Trois livres sur le Christ (Claude Wiener).
- n° 36 : Le Ministère presbytéral aujourd'hui : Les voies d'accès (A. Bressollette). Des itinéraires (Collectif).
Pour faire du neuf, faisons sérieux (R. Salaün).
- n° 37 : Un témoignage et un appel : Chemin de vie, F. Bourdier (J. Vinatier).
Quel avenir pour les ruraux ? (P. Houée).
Lire la Bible, aujourd'hui (P. Derouet).
- n° 38 : Une Eglise au service de la Foi (Equipe de Toulouse). Réflexions sur les causes de diminution de la pratique religieuse en France (J. Rémond).
Pour une meilleure pastorale de la préparation au mariage (J. Vinatier).
- n° 39 : A propos de notre confrontation avec l'analyse marxiste (M. Massard). Travaux des Ateliers : Atelier P.O. ruraux (E. Le Gall) — Atelier Tiers-Monde (P. Moreau).